

Deux textes littéraires sur les violences entre jeunes
***La Cicatrice* (1960),**
de Bruce Lowery, (1931-1988)
et *The Important thing* (1945),
de Tennessee Williams (1911-1983)

La Cicatrice

Maman me l'avait pourtant bien dit : « Jeff, tu peux nous confier les problèmes que tu rencontres à l'école. Nous t'écouterons, ton père et moi. Nous sommes là pour ça. »

Malgré tout, je n'ai rien dit.

Chaque fois que mon cas s'est aggravé, j'ai continué de garder le silence.

À un moment, ça a été trop tard pour revenir en arrière...

Tout a commencé parce que j'ai un vilain visage : un bec de lièvre qu'à la maison on appelle pudiquement « ma cicatrice ». Ma mère en est si malheureuse... Je suis moche mais, malgré ça, tout le monde m'aimait chez nous, même Bubby, mon petit frère, qui se fichait bien de ma cicatrice.

À l'école, à cause de cette cicatrice, les autres se moquaient de moi, et même me faisaient subir toutes sortes d'avanies, de méchancetés et de menaces. Toujours, les plus forts se liguèrent contre les plus faibles : je les ai vu cogner un gars parce pour la seule raison qu'il était malingre ; ou encore, ils ne voulaient jamais jouer avec moi.

Et puis est venu Willy, à qui personne ne disait rien parce que large comme une armoire à glace. Willy s'était pris d'amitié pour moi et les autres n'ont plus osé me faire de mal. Il m'a sauvé de bien des brimades ! Quel bonheur que cette nouvelle amitié !

Comme moi, il se passionne pour les timbres-poste, ces jolies vignettes de toutes les couleurs qui font voyager dans le monde entier.

Mais ne m'aimait-il pas seulement par pitié ? Ou pour montrer aux autres son esprit d'indépendance ?

Maman m'avait dit aussi : « Les mauvaises impulsions ? Mais mon petit, c'est tout à fait normal. Des idées étranges, il en passe dans l'esprit de tout le monde. On les chasse, voilà tout. »

Rien à faire : je n'ai pu m'empêcher de faire du mal à Willy.

Alors ? Résultat : tous à nouveau, ou encore plus, contre moi.

J'ai eu beau mentir pour me fabriquer un alibi, personne n'a voulu me croire.

C'est vrai, j'ai tendance à voler et je m'étais bien sorti d'une première affaire. Mais là, j'ai été acculé.

Au fond de moi, je ressentais une sorte de lassitude, un dégoût de moi-même. Mon envie de vivre était comme anéantie. J'ai complètement perdu confiance en moi et je ne savais plus s'il fallait choisir le bien ou le mal.

À l'école, j'étais mauvais par vengeance et, à la maison, j'étais bon parce que couvé par l'affection de ma famille.

J'ai continué de garder le silence, alors que « rien n'est pire avec nos proches que les lacunes du silence ».

Willy a fini par dire de moi : « Laissons-le, c'est un pauvre type. »

Oui ! Un pauvre type ! Me voilà décrit en deux mots. Me voilà réduit à ce que je suis...

Maman qui devine tout m'avait encore dit : « Si tu as du chagrin, nous sommes là pour te consoler. »

Pourquoi ai-je sabordé mon amitié avec Willy ?

De rage, je m'en suis même pris à mon petit frère, pauvre innocent qui voulait juste m'offrir un peu de réconfort...

Maintenant, je suis coupable du pire. C'est cet étranger en moi qui m'a poussé au crime.

Pourquoi me suis-je acharné contre moi-même ? Par curiosité de l'inconnu ? Par désir de savoir ce qu'il y a dans l'abîme ? Pour comprendre jusqu'où on peut aller ?

Ronald, qui était jaloux comme un teigne et qui aurait voulu l'amitié de Willy pour lui tout seul, m'avait prévenu : « Tes parents, ils t'ont bien raté ! »

Voilà, je dois regarder les choses en face : voilà ce qui me reste pour vivre.

Quel poids insupportable que cette cicatrice !...

...Pour en savoir plus, lisez *La Cicatrice*¹, de Bruce Lowery², très fine étude psychologique et tragédie sans retour.

¹ *La Cicatrice* (1960), de Bruce Lowery, édition originale chez Corrèa et Buchet-Chaste, Paris, J'ai Lu, janvier 2005.

² Bruce Lowery écrit ses œuvres en Français, puis il les traduit en Anglais.

The Important Thing

« Il remarqua que [Flora] n'était pas très jolie. Spécialement lorsqu'elle fronçait ainsi les sourcils et plissait les yeux. Son visage était irrégulier et osseux. Plutôt campagnard. Tellement large au sommet et étroit à la base. Un long nez pointu et des yeux pailletés de couleurs différentes, beaucoup trop grands pour son visage et toujours animés d'un éclat superflu.

Elle lui rappelait un enfant trop petit qu'il avait connu à l'école. On l'appelait Picki et on lui lançait des pierres à la sortie des classes. Une créature timide et ridicule, à la voix aiguë et grinçante, dont tout le monde se moquait. Les grands l'attrapaient après l'école, ils lui demandaient le sens de mots obscènes ou lui arrachaient les boutons de son pantalon.

Elle lui ressemblait. Une curieuse personne. Et pourtant, elle avait quelque chose d'attirant, exactement comme Picki avait quelque chose qui poussait les grands à s'amuser de lui. Il y avait quelque chose en Flora qu'il avait envie d'attraper brutalement, de tordre, de tirer, de maltraiter ! Ce qu'elle avait de plus attirant, c'était sa peau. Cette peau fine, et douce, et blanche... »

Pour venir ou revenir à l'œuvre de Tennessee Williams³...

© Daniel Lamotte, février et septembre 2008

³ *Toutes ses nouvelles (1928-1977)*, édition intégrale des nouvelles de Tennessee Williams, introduction de Gore Vidal, traduction de Jean Lambert, Maurice Pons, H. de Sarbois et Bernard Willerval, Paris, Robert Laffont (collection Pavillons), 1989. *The Important thing* (1945), p. 186.